

Fernando Bandini

Ferdinando Bandini est né à Vicence en 1931. Longtemps professeur de stylistique et de métrique à l'université de Padoue, il a enseigné la littérature comparée à Genève. Parmi ses études critiques, il faut rappeler ses essais consacrés à la littérature dialectale du XVI^e siècle et au langage poétique du XX^e siècle. Il est l'auteur d'un commentaire original des *Canti* de Leopardi. Poète néolatin, il a obtenu de nombreuses reconnaissances au *Certamen Hoefftianum* à Amsterdam et au *Certamen Vaticanum*. Il a traduit Horace et Baudelaire.

Parmi ses recueils, on indiquera : *Memoria del futuro* (Milan, 1969) qui regroupe les livres publiés entre 1962 et 1965) ; *La mantide e la città* (Milan, 1979) ; *Santi di Dicembre* (Milan, 1994) ; *Meridiano di Greenwich* (Milan, 1998).

On signalera un important volume critique consacré à son œuvre : *Le ragioni della poesia* (Torre Boldone, 1998) qui rassemble, entre autres, des interventions de S. Ramat, R. Pellegrini, F. Brevini.

Voix du soir

Maintenant le monde n'est plus lointain.
Il pèse sur nous,
tout serré dans les
pièces effarées de nos maisons.

Mais en bas, dans la rue,
il y a des enfants qui se crient « salut ».
Une fois, deux fois – tandis que l'un
de l'autre s'éloigne – trois fois, quatre fois,
sans se retourner.
Et les voix planent dans l'air
jusqu'à ce que l'azur du soir soit seulement
leur écho exclusif.

Cinq fois, six fois, sept fois.
Peut-être parce qu'ils s'accordent
aux battements du temps, en scandent
la diastole et la systole.
Ou peut-être leur manière de compter
ressemble un peu à la mienne
Lorsque je compte les syllabes de mes vers

espérant stupidement qu'une grâce céleste
reste emmêlée dans mes doigts.

***En me souvenant de ma tante Maria Fantato
en ce nouvel âge***

Avec mon épée de bois et mon loup,
j'étais aux aguets sur le balcon,
et ma tante irritée dans la cuisine
me criait : « Garçon, on ne crache pas
dans la rue sur la tête
des gens qui passent ! »...

Depuis lors, que de givre
de froides lunes a imprégné l'air, que
de comètes en deuil, en fête,
sont revenues dans nos ciels.

Glaces fragiles de février
pendant des gouttières qu'une brise
ou une lame de soleil faisaient tomber !
Chutes de neige qui à tout
prolongement du silence soulevaient
le blanc des pentes, la piste de nos amours !
Maintenant, de nouveau dieux ouvrent
de larges bouches aux clameurs
de l'arrogance, de la bêtise
et de leurs dents nos rêves brisent,
salissent de leurs pas des neiges immaculées.

Ils ont exilé hors les murs
le hochequeue qui depuis les murets
hospitaliers le long du fleuve, avenue Araceli,
saluait les passants,
relégué au grenier parmi des bustes
grimaçants de Marinali,
nos vieux livres de fables et d'aventure.
Je me tiens dans la marge, et l'âge ne m'engloutit pas
dans son entonnoir avide,
je prends mon guet et (je te demande pardon, tata !),
je crache des fenêtres sur les revers bleu nuit
de leurs beaux manteaux de cachemire, sur
les épauettes des fourragères dorées et des fanfares.

***Représentation de ma mort
au temps des guerres du Moyen Orient***

Ce fut tandis qu'en ce matin d'un printemps tardif
je relisais l'*Iliade* dans un vieux livre scolaire
écorné et que je poursuivais une horde

de guerriers-fourmis envahissants
sur la terre qui nourrit tant d'êtres;
l'un de ces matins où l'esprit
est plus limpide et se souvient mieux
des choses perdues
et d'autres que le temps nous a refusées ;

(oh, le bonheur de la pivoine,
hôte du jardin en contrebas de chez moi,
collée à une motte de terre par ses racines
et satisfaite de sa fleur,
tandis qu'une nouvelle fureur
de missiles et de chars dévastait
le territoire de l'antique Babylone !) ;

ce fut alors, au cours de cette matinée, qu'il me revint
de mourir et je tombai sur les genoux,
englouti dans des abîmes froids et étrangers.

Arraché à ma tige
charnelle et à mon Çà, j'errais à travers les ténèbres
de lieux inconnus au son d'un lointain tambour,
sourd souvenir du *boum-boum* de mon cœur.
De la lumière, survécut quelques minutes
une tremblante frange dans mon cocon obscur ;
comme lorsque s'abaissent les paupières
et dans la cavité oculaire en éphémères
spires fourmillent encore les phosphènes.

Je regardais de travers et il y avait alentour une foule insolente.
Dieu, que de gens dotés d'une âme ! Je distinguai
les Myrmidons parmi la foule :
ils arrivaient en se heurtant, sans ordre,
mais d'un pas martial, ombres qui peut-être
s'imaginaient encore cataphractes,
oubliant qu'elles étaient nues après avoir donné leur
gage de sang chaud
aux si nombreuses défaites de mon siècle.

De mon siècle, j'apportais
un long sombre bourdonnement
de forteresses volantes dissimulées par les éclats
d'un orage qui s'effiloçait :
en vols successifs, ils guéaient les déchirures
d'azur entre les nuages, minuscules étincelles
dans le reflet du soleil... Tel Loth

nous abandonnions les villes prédestinées
sans regarder en arrière et sans jamais nous arrêter,
allant par des petites routes de campagne
vers une Tsoar aux maisons basses et pauvres.
L'ocarina du loriot se leva
depuis l'épaisseur d'un rouver pour contester le monde.

Maintenant, parmi des milliers et des milliers de larves,
criant haut et fort son nom, je cherchais
celle qui nous guidait par cette journée estivale.
Soudainement, m'apparut le chétif
frêle vestige de sa personne
(détaché à peine de la couleur stygienne
qui partout enveloppait les âmes et les choses).
Mais elle se tint à l'écart et ne répondit point
à mon salut.

« Me voici ici avec toi », lui dis-je ; « en cet
exil ultra-terrestre
où au moins, et pour toujours, nous aurons la paix. »
« Tu es trop vieux, trop résigné
à ton sort », répliqua-t-elle ; « mon fils
n'aurait pas accepté sa mort
sans broncher, s'insurger.
Et je me souviens de lui parmi les foules
des cortèges drapeaux au vent, séditieux fauteur
d'une paix différente ». Et elle hésitait incertaine
comme si elle redoutait la fallacieuse
illusion d'un rêve ou des tromperies inexplicables.
« J'ai plus de sept ans », dis-je, « mais
il me semble avoir vécu seulement un jour,
comme, en arrosant tes pots, tu me l'expliquais,
vivent les fleurs du pourpier. »

Et voici dans le voile
de brume opaque de son enveloppe ténue,
que je vis naître le signe d'un sourire
qui semblait revenir des lieux solitaires
lointains de mon enfance ensevelie :
oui, elle hochait la tête
et souriait comme cette fois
où à l'improviste je glissai, tombant
sur la neige d'une aube de dégel.

Nous, après le désastre
des corps aimés étions deux ombres

et il n'y avait plus moyen
de nous embrasser. Mais elle cherchait encore
à me caresser le visage de ses mains
qui désiraient l'ancien nœud
terrestre, murmurant :
« *T'es vraiment Fernando, mon petit garçon ?* »

1939

Oh, ce chaud lumineux été
de mil neuf cent trente-neuf.
Le soleil d'or filtra de fenêtres mal ajointées
dans la calme pénombre des escaliers,
soulevant une odeur de moisi et de salpêtre.
Dans l'air doucement s'accomplissait
quelque catastrophe
de nos deux enfances : non plus des contes de fées,
mais la haute merveille et les insidieuses preuves
d'un monde extraterrestre.

Vinicia et moi assis côte à côte
sur une marche solitaire suspendue dans la lumière
du palier,
la blanc carré de l'« *Avventuroso* »
ouvert sur mes genoux.
Et combien de fois la trame peinte
accaparait nos yeux
et le cœur battant nous recommencions
à parcourir les planches à rebours.

Nous entendîmes nos camarades qui criaient
dans la cour : « Descendez ! Il y a un chasseur
qui fait des acrobaties,
il écrit *Dux* dans le ciel avec un jet
de fumée qui sort de sa queue ! »
Mais, assis sur le bord d'un rivage
stellaire éloigné, nous ne descendîmes pas.

Nous étions en fuite vers de plus vastes jours,
vers l'azur surnaturel
d'une autre histoire,
et à l'abri de l'œil omniprésent
de Ming, en compagnie de Flash Gordon et de Dale,
chevauchant des licornes, nous pénétrions dans la forêt d'Arboria.